

des angoisses. Nous doutons que le collège de Rennes se félicite des résultats que produira cette conviction.

Les façons de Mgr. l'évêque sont étranges... Dieu veuille qu'il ne s'en repente pas! L'étonnement de l'Université est naïf, et ses souhaits sont touchants. Il est attendrissant aussi de l'entendre s'appuyer sur le sort de ces pauvres enfants que la tyrannie épiscopale prive de l'instruction religieuse, uniquement parce que Monseigneur, on ne sait pourquoi, n'est pas content du professeur de philosophie! Ce n'est plus le professeur qui fait tort à la religion des enfants, c'est l'évêque seul, par ses étranges façons, détruit la foi dans ces jeunes âmes. Et comme on sent avec une grande susceptibilité de dévotion le mal qui leur est causé, on lève les yeux au ciel, on joint les mains: Quoi! un évêque a pu faire cela? Certainement cet évêque met son âme en danger. Dieu veuille qu'il ne s'en repente pas!

L'Université, nous l'assurons, en sait plus qu'elle ne dit sur les façons de Mgr. Saint-Marc, comme sur celles de quelques autres évêques, placés dans le même cas, et en particulier de Mgr. le coadjuteur de Nancy. Elle ne leur fait point l'injure de les menacer quand il s'agit de leur devoir, elle sait qu'elle y perdrait sa peine. Elle est aussi douce et polie dans ses lettres confidentielles qu'insolente dans ses journaux, qu'il ne lui coûte rien de défavorer. Mais comme elle connaît le courage de ces vénérables prélats, elle connaît aussi leur charité, leur patience, et nous oserons le dire, leur droite simplicité; elle en use, elle en abuse, elle les joue; c'est tout son secret, c'est le moyen qui lui a vingt fois réussi, et qu'elle compte bien employer encore pour lui faire supporter les plus désastreux enseignements. Elle leur prodigue des promesses qu'elle ne veut point tenir, puis, quand la patience leur échappe et quand leur devoir est à bout, comptant encore sur leur discrétion, elle demande, comme aujourd'hui, de quoi ils se plaignent, seint l'étonnée, et livre enfin la cause à la populace qui les croit.

Cette hypocrisie finira par révolter la sincérité des évêques. Ils ne voudront pas, surtout en ce temps, laisser toujours penser aux incrédules, aux indifférents, à certains chrétiens même, qu'ils agissent par caprice et, comme le dit ingénieusement le rédacteur de la nouvelle dont nous nous occupons, pour faire du scandale. L'erreur ou quelques faibles esprits tomberaient à cet égard, sera précisément le scandale qu'ils voudront éviter. Ils se laisseront aussi de cette duplicité qui les caresse confidentiellement, les accable de belles protestations, leur donne raison sur tous les points, et, en définitive, lorsqu'elle a épuisé le mensonge, les livre à peu près officiellement au bras réculier des derniers pamphlétaires qu'elle soudoie.

Un jour viendra où, fatigués de tant de chaînes, de tant d'avaries, de tant de sourdes et ténébreuses injustices, les évêques de France en appelleront d'un commun accord à la publicité, plus redoutée et plus généralement obéie que toutes les lois de nos codes et que toutes celles de l'honneur. Les premiers pasteurs traiteront en princes de l'Église les affaires de l'Église; ils traîneront l'iniquité en une telle lumière, qu'il n'y aura qu'un cri parmi les honnêtes gens contre les oppresseurs de la conscience catholique. Quel que soit le mépris blasphematoire qui réponde à ce coup de tonnerre, nous appelons de toute l'énergie de notre foi en Dieu et en la loyauté de la France, le jour où il retentira.

— Une correspondance particulière, qu'on a bien voulu nous communiquer et qui émane de personnes parfaitement sincères et parfaitement informées, nous permet de donner des détails nouveaux sur tout ce qui a précédé et suivi la mesure dont Mgr. l'évêque de Rennes a frappé le collège de cette ville. Les faits que nous allons présenter ne sont pas les seuls que nous possédions et dont l'authenticité nous soit garantie.

M. Zévort, professeur de philosophie au collège royal de Rennes, avait fait son cours, dans les premières années, sans exciter de graves plaintes. Si la doctrine, au fond, n'en était pas bonne, il venait du moins avec une telle réserve les propositions inexactes ou voisines de l'impicité, qu'on pouvait supposer quelque distraction, et l'on aimait mieux excuser sa bonne volonté. Jusque là, les rapports de l'Université avec l'évêque restaient dans les mêmes termes: pleins de prévenances et de recherches d'un côté; de l'autre, pleins de bonté, de charité, de zèle. Depuis plus de dix ans l'évêque confessait le plus grand nombre des internes. Ils avaient une grande partie de son temps, son cœur leur appartenait tout entier: il était de toutes leurs fêtes de piété, il voulait même souvent partager leurs jeux et leurs plaisirs. Depuis son élévation à l'épiscopat, ne pouvant plus les visiter aussi souvent, c'était encore son bonheur de les réunir, et son palais leur était toujours ouvert. L'Université a pu connaître si cette protection empressée était pour le collège de Rennes une cause de succès; les enfants de la catholique Bretagne y affluaient de toutes parts.

Rennes est une grande ville et une ville d'études. Beaucoup de jeunes gens sortant des maisons d'éducation, petits séminaires ou autres, y arrivent, y sont libres, y trouvent mille dangers. Ils ont à suivre, au collège royal, les cours de rhétorique et de philosophie, mais dans le fait, abandonnés à eux-mêmes, exposés à toutes sortes de fréquentations la plupart ne tardent pas à perdre le r temps et leur innocence. L'évêque, alarmé de cet état de choses, chercha dans sa charité le moyen d'y remédier. Il conçut le projet de rassembler, autant qu'il le pourrait, sous une direction religieuse et fraternelle, toute cette jeunesse menacée. Un prêtre du diocèse ayant obtenu les grades voulus, et pris un brevet de chef d'institution, jeta les fondemens d'une vaste maison destinée à recevoir les étudiants libres. Telle est la principale cause du mauvais vouloir de l'Université.

A peine le projet de l'évêque fut-il connu, que l'Université s'inquiéta.

L'évêque fut accusé d'élever autel contre autel. En ce moment éclataient à Paris les leçons maintenant jugées du collège de France. Le professeur de philosophie de Rennes ne resta pas en arrière, et l'impulsion qu'il reçut de Paris le trouva bien disposé. Autorisé par l'éclatant exemple des chaires de la capitale, il ne se gêna plus; il parla tout ouvertement. Combien d'autres agirent de même dans toute la France, tandis que M. Cousin, à la tribune de Luxembourg, protestait si audacieusement de l'orthodoxie de l'enseignement universitaire! Nous n'avons point à faire ici un sommaire de la doctrine de M. Zévort: Les erreurs de la philosophie courante s'en échappaient comme de source, mal venues et mal digérées, incapables sans doute de troubler un esprit un peu droit, mais plus habiles encore qu'il ne fallait pour affaiblir la foi d'une jeunesse déjà inclinée à l'incrédulité par le seul air du temps. A cet égard, quoique nous ne citions aucune parole, on accordera bien sans doute que tous les renseignemens qui nous sont parvenus, et qui émanent de personnes compétentes et dignes de foi, sont assez corroborés par la détermination de l'évêque.

Mgr. Saint-Marc s'était déjà plaint confidentiellement au chef de la philosophie ecclésiastique. Il en avait reçu la promesse qu'il obtiendrait satisfaction aux vacances, et désirant ne point faire de bruit, il avait attendu; hésitant d'ailleurs à se mettre dans une position qui pourrait le séparer de ses chers collégiens. Les vacances s'écoulèrent, et le professeur revint, non pas plus sage, mais plus irrité. Il était instruit des démarches de l'évêque, et n'avait point, à ce qu'il paraît, reçu l'ordre de modifier ses principes anti-catholiques, ni même le conseil de les ramener à une sorte de décence.

L'évêque, toujours confidentiellement, renouvela ses plaintes: on ne daigna plus lui répondre. Alors il cessa d'aller au collège et de recevoir chez lui les élèves internes, et il prévint M. le ministre de l'instruction publique qu'il serait forcé de retirer l'aumônier. M. Villemain, lui, daigna répondre immédiatement et par une lettre autographe. Les personnes qui ont vu cette lettre en parlent comme d'un chef-d'œuvre. 1^o. M. Villemain était dans le dernier étonnement de ce qu'il apprenait; car si l'évêque critiquait l'enseignement du professeur, d'un autre côté, M. Cousin (bon juge en ces matières) en garantissait la foi et la parfaite orthodoxie. 2^o. Il allait ordonner une enquête. 3^o. Il pria Mgr. Saint-Marc, qui était si bon prélat, si ami de l'Université, de ne point priver le collège de Rennes de sa présence, de ne point se réunir à ces évêques dont la conduite est si nuisible à la religion, etc. etc. Le chef-d'œuvre consistait en ce point, que M. le ministre, mis en demeure de s'expliquer sur une affaire assez claire, avait su, tout en la traitant, s'envelopper d'un tel vague d'idées et d'expressions, se renfermer si bien dans des formules de courtoisie, que ni l'évêque ni personne ne pouvait dire s'il promettait ou refusait de faire droit aux légitimes réclamations du prélat, représentant-né de tous les parens catholiques. Le temps et les événemens ont éclairci ces obscurités, et l'évêque a pu voir tout simplement que M. le ministre se moquait de lui. On nous pardonnera ce terme; il nous semble que nul autre ne le remplacera.

L'évêque, cependant, par amour pour la paix, fit prendre de nouvelles informations sur les doctrines du professeur, tandis que l'Université les examinait elle-même. C'est sans doute une étrange chose qu'une enquête faite contradictoirement par un évêque d'une part, de l'autre par des laïques sans théologie, et qui ne sauraient peut-être pas réciter couramment le *Credo*, sur l'orthodoxie d'un professeur qui a parfaitement le droit d'être juif, protestant, manichéen, rationaliste, qui a même le droit d'être rien du tout. C'est sans doute une pauvre garantie pour la religion que le jugement porté sur une semblable enquête par un ministre dont les connaissances sur la matière peuvent fort bien ne pas s'étendre jusqu'aux preuves élémentaires de l'existence de Dieu. Cependant l'évêque, trop assuré que la doctrine de M. Zévort n'avait pas été accusée injustement, attendait encore, lorsque l'affaire devenant publique, il se vit forcé d'avoir raison.

Les journaux étaient intervenus, le professeur, suivant l'usage, se posait publiquement en victime des passions du clergé. Il était permis de croire, en le voyant si fort à son aise, qu'il se sentait bien soutenu. On outrageait l'évêque; plus de nouvelles de l'enquête ni de Paris, et les leçons allaient leur train ordinaire.

Il y eut encore une tentative de Mgr. Saint-Marc. Ce prélat, si affamé, selon l'expression universitaire, de faire du scandale, ayant reçu les supplications du Recteur, offrit au professeur une conférence où le Recteur assisterait, et où l'on essaierait d'arranger tout à l'amiable. M. Zévort refusa. Et pourquoi aurait-il accepté? Il est libre penseur, il l'est à titre légal: l'évêque n'est point son juge.

Maintenant, nous le demandons à tout homme de bonne foi: Que fallait-il à faire à l'évêque, sinon ce qu'il a fait? Ne devait-il pas à ses diocésains une protestation solennelle que, dans ce collège qu'il avait tant protégé, la véritable foi chrétienne n'était plus honorée; que l'enseignement de l'aumônier y étant détruit par celui du professeur, il était fort inutile que l'aumônier demeurât plus longtems; et que par conséquent l'aumônier se retirait, attendu que ce n'est point l'usage des chrétiens d'adorer leur Dieu dans les temples des idoles, où leur présence pourrait tromper la foi des croyans?

Monseigneur devait cet avis aux pères de famille, et dussent-ils n'en point profiter, il le devait encore à la majesté de son Dieu.... Mais pourquoi défendre ce prélat vénérable? Qui le jugera? L'Université? elle ne le peut pas! Les incrédules? qu'importe? De lâches chrétiens (et malheureusement il en est, quoique l'on puisse douter qu'ils soient chrétiens, par-